
Francia. Forschungen zur westeuropäischen Geschichte

Herausgegeben vom Deutschen Historischen Institut Paris

(Institut historique allemand)

Band 19/2 (1992)

DOI: 10.11588/fr.1992.2.57284

Rechtshinweis

Bitte beachten Sie, dass das Digitalisat urheberrechtlich geschützt ist. Erlaubt ist aber das Lesen, das Ausdrucken des Textes, das Herunterladen, das Speichern der Daten auf einem eigenen Datenträger soweit die vorgenannten Handlungen ausschließlich zu privaten und nicht-kommerziellen Zwecken erfolgen. Eine darüber hinausgehende unerlaubte Verwendung, Reproduktion oder Weitergabe einzelner Inhalte oder Bilder können sowohl zivil- als auch strafrechtlich verfolgt werden.

Horst MÖLLER, Vernunft und Kritik. Deutsche Aufklärung im 17. und 18. Jahrhundert, Frankfurt (Suhrkamp) 1989, 353 S.

Malgré sa relative brièveté, l'ouvrage du Prof. Möller offre une vue presque complète de l'«Aufklärung», telle qu'elle apparaît dans les recherches récentes, après une éclipse due à des raisons politiques: le nombre d'ouvrages généraux et de monographies qui lui sont consacrés depuis quelques décennies attestent cet intérêt nouveau. On regrettera, à ce propos, que l'auteur cite si peu d'études étrangères, et pas toujours les meilleures: écrire, par exemple, sur la Franc-Maçonnerie allemande et les Illuminés de Weishaupt sans jamais citer, ni dans le texte, ni dans la bibliographie, les travaux exhaustifs et convaincants de René Le Forestier, ou négliger les publications du Centre d'Etudes de l'«Aufklärung» à l'Université de Metz est difficilement excusable. Ainsi, contrairement à ce qu'écrit Möller, le rite «Klerikat» de J. A. Starck a été bien étudié par Le Forestier, dans «La Franc-maçonnerie templière et occultiste», 1970, pp. 152-170.

Le terme d'«Aufklärung», rendu célèbre par l'essai de Kant (qui, bien entendu, lui donnait un sens philosophique et non historique), ne recouvre aucune homogénéité, et il faudrait parler d'«Aufklärungen», diverses selon les temps et les lieux. Möller a conçu son sujet très largement, comme l'annonce déjà son sous-titre, et plus encore dans l'espace: l'«Aufklärung» étant, de sa nature même, cosmopolite, il traite abondamment de ses inspirateurs français, de Descartes aux Encyclopédistes, anglais, de Bacon et de Hobbes à Locke et Hume; les racines du mouvement, depuis Grotius, sont bien mises en valeur; Möller s'attache aux premiers «Aufklärer» allemands, non seulement Leibniz, mais Pufendorf et Thomasius; d'autre part, il tient compte des prolongements de l'«Aufklärung» jusqu'à l'époque du romantisme d'Iéna, et l'on trouve donc, dans cet excellent précis de l'«Aufklärung», les tendances nouvelles des travaux sur cet immense sujet, notamment l'importance reconnue aux nombreuses «revues morales» qui ont été le véhicule le plus certain – mais longtemps négligé – de ses divers aspects idéologiques et pratiques; et surtout, dans chacun de ses grands chapitres, la reconnaissance et la définition d'une «Aufklärung» catholique, vivante et robuste, dans la Bavière du XVIII^e siècle et l'Autriche josphinienne: après tout, le fameux prince-archevêque de Salzbourg, Colloredo-Waldsee, 1732-1812, si connu par sa dureté envers Mozart, est le complet exemple d'un souverain «éclairé», soucieux d'administration, d'enseignement, de réformes financières, et incarne avec énergie l'aspect peut-être le plus intéressant de cette «Aufklärung», le fébronianisme austro-bavarois.

Möller a défini, à la fois, l'«Aufklärung» allemande *per genus proximum et differentiam specificam*: d'une part quant à sa place dans un courant européen qui s'étend, avec des variantes, de Lisbonne à Saint-Pétersbourg; de l'autre, en ce qui la différencie, et parfois même l'oppose aux Lumières françaises et à l'«enlightenment» anglais. L'«Aufklärung» a, comme il l'expose en détail, des origines essentiellement de critique religieuse des textes et de philosophie pratique – du droit, de l'administration; et parmi ses tenants, allemands ou autrichiens, on trouve, tout au plus, des déistes, des «Naturalisten», comme les appelle Fresenius, c'est-à-dire des immanentistes supra-confessionnels, mais pas d'athées déclarés: le courant porte plutôt vers la «religion naturelle», et, corollairement, à la tolérance religieuse réciproque, mais l'anti-christianisme décidé des Encyclopédistes est absent, et d'Holbach, Allemand, ou sous la Révolution française le Rhénan Anacharsis Cloots, et Georg Forster, ont été s'épanouir en France; inversement, c'est de Paris que Frédéric II a fait venir ses idéologues officiels, franchement matérialistes, avec les conséquences et les conflits que l'on connaît.

L'ouvrage est clairement disposé et étudié, en deux parties à peu près égales, les fondements idéologiques de l'«Aufklärung» - théologie, critique biblique, philosophie, droit, théorie de l'Etat – et ses moyens de diffusion: Universités, Franc-Maçonnerie, sociétés de pensée, Académies, cabinets de lecture, revues... Möller suit leur évolution des plus hautes formes de pensée jusqu'à la petite bourgeoisie des villes. On regrettera seulement l'oubli de deux aspects importants du mouvement, la réflexion sur la condition féminine et son amélioration (l'essai

»Zur bürgerlichen Verbesserung der Weiber«, de Th. G. Hippel, 1793), et les très curieuses idées de Lenz sur la réforme de l'armée et les mariages (limités dans le temps) des soldats dans »Die Soldaten«, 1776, tentative de rationalisation et de réforme »par en haut«, où survit le pur esprit de l'Aufklärung, comme d'ailleurs dans sa critique de l'éducation privée et sa défense de l'enseignement commun de »Der Hofmeister«. Le jugement général sur la fécondité politique de l'Aufklärung semble justifié; si, bien avant la Révolution française, les Etats dont le souverain adhère aux idées »éclairées« autorisent la publication d'exigences qui, écrit dès 1785 la »Berlinische Monatsschrift«, tendent à »métamorphoser l'Etat en une République« où le chef de la famille régnante ne dispose que de la présidence, et si l'auteur berlinois va jusqu'à admettre que »les troubles civiques« ne peuvent avoir de valeur que »comme preuves d'un noble amour de la liberté« (p. 305), les revendications des Aufklärer se tiennent, en pratique, dans de prudentes limites; la personne du Souverain ne saurait être mise en cause, fût-il aussi médiocre que Frédéric-Guillaume II, et on n'envisage de réformes concrètes que pour un avenir vague. En d'autres termes: les réformes apparaissent comme l'obstacle le plus efficace aux violences révolutionnaires, et l'Aufklärung prend l'aspect du conservatisme éclairé, raisonnable et modéré, celui de la première phase de la Révolution française. Kant a bien compris qu'en Prusse, »une armée nombreuse et bien disciplinée« est garante de »la paix publique«; en France, l'indiscipline de l'armée, qui va jusqu'à l'anarchie, est l'une des explications des reculades successives du pouvoir royal.

Le principal défaut de ce bel ouvrage est l'absence d'index. D'une part, Möller cite un grand nombre d'auteurs, de l'Antiquité au XIX^e siècle; de l'autre, la pensée de maints philosophes (Leibniz, Kant, Voltaire, entre autres) est, chez lui, dispersée dans plusieurs chapitres – mais comment réunir ces *membra disjecta*? En outre, le désir légitime d'être complet aboutit à un sensible »aplatissement« de l'exposé; des personnages secondaires y sont traités en détail, d'autres (Lessing!), sans doute considérés comme suffisamment connus, sont trop rapidement expédiés, et Lichtenberg, rationaliste, mais esprit indépendant, apparaît à peine. Peut-on admettre qu'Edward Gibbon soit congédié en quelques lignes (dix, p. 173–174), et une réflexion dédaigneuse: que les recherches les plus récentes ont infirmé sa thèse sur la décadence de l'Empire romain, ce qui est indéniable – mais le fait n'a guère de rapport avec le sujet de l'ouvrage, qui est l'Aufklärung, et non ce qu'il en reste de justifié; c'est une autre question. Enfin, on aurait souhaité un chapitre sur les tendances contraires à l'Aufklärung, et en particulier sur Hamann; mais c'eût sans doute été allonger démesurément le volume. – Les titres courants, en haut de page, à défaut d'index, auraient aidé le lecteur à s'y retrouver dans un texte compact et bourré de faits, d'autant que ce lecteur ne peut se référer qu'à une table des matières fort sommaire, où, par exemple, le chiffre II,1 couvre un chapitre de trente pages, et III,3 un de quarante-cinq pages, sans autre indication. De même, le texte dit souvent que tel ou tel aspect d'un sujet donné sera traité »par la suite« ou »plus tard«: une référence précise aurait été bienvenue. Malgré ces faiblesses dans sa présentation, l'ouvrage, bien informé et intéressant, est sans aucun doute une introduction solide aux divers aspects de l'Aufklärung, qu'il situe avec clarté dans un contexte européen.

Henri PLARD, Bruxelles

Werner SCHNEIDERS, *Hoffnung auf Vernunft. Aufklärungsphilosophie in Deutschland*, Hamburg (Felix Meiner) 1990, 190 p.

Cet ouvrage interroge l'Aufklärung dans son histoire allemande et dans ses questions actuelles. C'est un pari que de vouloir conjuguer les plus récents acquis de l'Aufklärungsforschung dont Werner Schneiders est un des mentors depuis longtemps et la réflexion philosophique actuelle sur l'activité critique de la raison.

L'Aufklärung est articulé avec l'autonomisation de la subjectivité et la déthéologisation de la